

Cologne : les attaques contre les femmes sont le produit du patriarcat et font le jeu des racistes anti-immigrés.

Dans la nuit du 31 décembre à Cologne – mais également dans d'autres villes d'Allemagne, d'Autriche, de Finlande et de Suisse –, des groupes d'hommes ont assailli des heures durant des centaines de femmes (près de 900 plaintes en date du 25 janvier pour Cologne, plus de 100 à Düsseldorf, 150 à Hambourg, plus de 170 à Francfort, etc.) et se sont collectivement sentis autorisés à dérober leurs effets personnels (vols de portables, de sacs) et, au moins dans la moitié des cas, à les agresser sexuellement. La foule compacte réunie à l'intérieur et à l'extérieur de la gare centrale était composée d'hommes jeunes pour la plupart issus de l'immigration et originaires principalement du Maghreb et du Moyen Orient.

Selon leurs propres témoignages, les femmes ont été pétrifiées par l'action massive des agresseurs. Encerclées, elles ne pouvaient échapper à la horde des agresseurs. Ici, un petit groupe de réfugiés syriens a protégé une femme. Là, d'autres femmes se sont adressées à la police, laquelle ne les a pas aidées car elle a été rapidement dépassée par l'ampleur du phénomène. La police de Cologne a ensuite tenté d'occulter les faits, suivant en cela les instructions habituelles de sa direction de ne pas communiquer concernant les infractions commises par les réfugiés. Les attaques n'étaient apparemment pas planifiées ou coordonnées même si des relations entre « bandes » sont possibles¹. Par contre, ces hommes en meute se sont mutuellement entraînés dans l'exercice d'un rapport de force direct, sans qu'aucun frein, aucune inhibition, ne les arrête.

1 Voir : http://www.liberation.fr/planete/2016/01/22/cologne-le-revelateur-d-un-echec-d-integration_1428390.

Violence masculine ordinaire et quelque chose de plus

Au-delà de leur caractère inédit², ces faits revêtent d'abord le caractère de la violence masculine ordinaire – à la maison, au travail, dans les transports et dans la rue – constitutive partout de l'expérience de subordination des femmes, avec bien sûr des intensités, amplitudes et formes diverses. Ensuite, ces faits ont été commis en grande partie par des hommes issus de sociétés patriarcales archaïques où les femmes sont réifiées (comme dans les pays dits développés), privatisées par les individus mâles (ce qui est davantage le fait de pays plus arriérés) pour assurer la fonction de reproduction et assignées à résidence dans la cage domestique.

Celles qui ne se plient pas à cette immobilisation mortifère sont considérées comme des femmes indignes, objets sexuels à dégrader et à punir. Ces agresseurs reclus dans la misère de la ségrégation sexuelle ne sont pas des opprimés mais bien des oppresseurs, pétris de conceptions immondes des relations aux femmes. Il y aurait également parmi eux des immigrés établis depuis plus longtemps et évoluant dans les enclaves sociales et sexuelles de la périphérie des citadelles du capital, où les femmes paient régulièrement le prix fort du pourrissement des relations sociales.

2 Par leur ampleur, car toutes les « fêtes » de par le monde (carnaval de Bayonne, carnaval de Rio, mardi gras de la Nouvelle-Orléans, etc.) voient ce genre de faits se dérouler mais à une échelle beaucoup plus petite.

Misère sexuelle, ségrégation sociale, migrations et Place Tahrir

Si tous les migrants ne sont pas des agresseurs, les femmes vivant en Allemagne et plus largement en Europe ne sont pas non plus les seules à subir les outrages de ces hommes. Faut-il rappeler que sur le chemin de l'exil, des milliers de femmes migrantes subissent actuellement la violence sexuelle de leurs « compagnons » de route et de leurs maris qui prostituent leur corps afin de payer les passeurs – violence à laquelle s'ajoutent celles des policiers, douaniers et gardiens de centres de transit. La comparaison avec ce qui s'est produit sur la place Tahrir ou à Tunis – où des femmes ont été humiliées et violées lors des mouvements de révolte sociale et démocratique, en 2011 – est limitée³.

Là, les attaques étaient directement politiques, contre des femmes qui sortaient parfois pour la première fois sur la place publique et avec un mouvement islamiste visible et organisé.

Cela dit, les hommes réunis le soir du 31 décembre constituent potentiellement une des bases sociales de l'islamo-fascisme pour qui la question des femmes constitue un enjeu majeur. La conception machiste et rétrograde de la « femme impie, source de péché », défendue par les islamistes politiques violents pourrait servir de justification à de tels actes.

« Les événements du nouvel An sont de la faute des filles, parce qu'elles étaient à moitié nues et qu'elles étaient parfumées. Ce n'est pas surprenant que les hommes aient voulu les attaquer. [Habillées ainsi] c'est comme mettre de l'huile sur le feu », a déclaré l'imam salafiste de Cologne, Sami Abu-Yusuf, à la chaîne de télévision REN TV⁴.

Mais il n'est pas le seul à blâmer les femmes. En mode mineur, le 6 janvier la maire de Cologne, Henriette Reker, a conseillé aux femmes de garder une distance

« d'une longueur de bras avec les inconnus pour éviter les problèmes. »⁵

Encore pré-politiques, les faits de cette nuit-là ont aussi la couleur des attaques quotidiennes qu'endurent les prolétaires. D'abord du fait des vols, dont les lâches auteurs sans ambition, ni conscience de classe, sont des produits de la relégation d'une partie des chômeurs dans la clandestinité ou la criminalité. Ensuite, par leur capacité à alimenter les discours et comportements haineux des formations populistes et xénophobes (qui sont aussi anti-femmes et anti-homosexuels) appelant à la vengeance et à l'organisation de milices de quartier, à la fermeture des frontières, à l'expulsion des immigrants et, dans certains pays, à la déchéance de nationalité et à la perte des droits sociaux

Par ricochet, des attaques sexistes qui nuisent gravement aux migrants

Une partie croissante de l'opinion publique en Allemagne est d'ailleurs de moins en moins favorable à la poursuite de l'entrée de migrants. Ces attaques prennent donc en otage les étrangers qui se retrouvent entre le marteau des agressions racistes⁶ et l'enclume des mesures répressives de l'État, sommés de fournir des gages d'intégration et d'assimilation sous peine de refoulement.

De leur côté, les femmes d'Allemagne n'ont rien à attendre de la loi et de l'État dans l'immédiat puisque le droit pénal ne protège pas les femmes qui n'ont pas résisté manifestement à une agression sexuelle⁷. Seule une réponse de défense directe et collective, des femmes tout d'abord avec des hommes qui s'opposent radicalement au patriarcat, eut été à même de renverser la situation.

3 Voir Brochure n°3 : « ÉGYPTÉ : Compromis historique sur une tentative de changement démocratique » Octobre 2011.

4 <https://blogs.mediapart.fr/diagola/blog/210116/cologne-elles-ont-ete-violees-parce-qu-elles-sont-moitie-nues-et-mettent-du-parfum-dit-l-imam-sami-abu>

5 <http://www.france24.com/fr/20160106-henriette-reker-bras-armelaenge-twitter-cologne-agression-sexuelle-gare>

6 Voir <http://www.bbc.com/news/world-europe-35280386>

7 Voir <http://www.slate.fr/story/112615/scandale-cologne-allemande-durcir-droit>

Femmes contre migrants ? Non, femmes contre le patriarcat, migrants contre le racisme et tous les prolétaires contre le capital et la société divisée en classes

Du côté des différentes composantes de la société civile, la polarisation entre « femmes » et « migrants » prête le flanc à des contorsions idéologiques, dans tous les camps, alors que les faits se comprennent sans ambiguïté. La crainte d'être accusé de racisme, de colonialisme ou d'« islamophobie » est devenu un moteur politique dominant parmi plusieurs organisations féministes et de la gauche du capital.

Ceci, sous l'effet conjugué du travail politique des franges islamo-fascistes de l'antiracisme et du prisme tiers-mondiste de la lutte contre l'impérialisme qui nie l'existence de l'oppression et de l'exploitation dans les pays moins développés ainsi que de l'ancrage du patriarcat archaïque dans les quartiers populaires. Les attaques de Cologne ont finalement peu à voir avec l'islam politique – qui par ailleurs sert aisément et volontiers de caution à la haine des femmes – au même titre que toutes les autres religions qui tendent à faire des femmes, les esclaves des hommes.

Par contre, accepter implicitement qu'une situation d'oppression engendrerait une réponse réactionnaire chez les migrants, c'est du racisme pur et simple. L'oppression spécifique dont ces derniers sont victimes ne justifie pas que certains d'entre eux se transforment en bourreaux des femmes. La tentative d'éviter la stigmatisation conduit à un déni de la réalité.

Dans ce contexte, les mots d'ordre « *ni racisme, ni sexismes* » portés par des femmes et par des migrants à Cologne indiquent le chemin à suivre, à contre-courant des interrogations toutes bourgeoises sur « *intégrer ou expulser* » et à l'encontre des spéculations sur le conflit de civilisations. Il n'y a qu'une seule communauté qui vaille, **la communauté humaine** qui, aujourd'hui, est niée par la division en classes et par la domination du capital.

Le communisme ouvre la possibilité de supprimer radicalement les bases matérielles de l'oppression des femmes. Mais

leur oppression ne disparaîtra pas mécaniquement avec le capitalisme. C'est en pleine conscience que la classe en mouvement devra dépasser les résistances masculines.

La révolution prolétarienne doit être couplée à une révolution sociale des relations entre individus qui soit capable, par la socialisation des moyens de production, de supprimer la division sexuelle du travail, d'en finir avec la servitude domestique, d'en finir avec la servitude de l'enfantement, de confier l'éducation des enfants à la société et de libérer les consciences et les corps féminins.

Quelques points fermes

Nous rappelons ici quelques points fermes sur la « question des femmes » :

- L'oppression des femmes dépend étroitement de la division naturelle du travail de reproduction de l'espèce. L'enfantement est son fondement objectif. Cette division est l'une des prémisses de la division sociale entre travail manuel et travail intellectuel, de la hiérarchisation sociale.
- La division naturelle du travail de reproduction de l'espèce se fige dans la structure sociale élémentaire de reproduction (puis de production) qu'est la famille, le clan, la tribu, etc. Le moyen pour reproduire la famille est le même que pour toute autre structure sociale : la violence. Une violence exercée sur les femmes, premier « trésor » de l'homme, première manifestation de réification de l'être humain. Une violence le plus souvent sacralisée par la religion.
- Les femmes ont presque toujours exercé deux types d'activité : le travail concret et non socialisé, encadré dans la famille, de reproduction de l'espèce (enfantement, éducation des enfants, objet sexuel et affectif de l'homme ; travail domestique pour la tenue de la demeure) et le travail social aux côtés de l'homme, mari ou pas.
- Le capitalisme a posé les jalons de la destruction de la famille en mobilisant les femmes dans le travail social à une échelle incomparable avec les autres sociétés divisées en classes qui l'ont précédé. Le capital a transformé une partie du travail domestique en travail social (mécanisation et externalisation de plusieurs éléments entrant

dans la reproduction naturelle de l'espèce ; socialisation explicite des femmes comme objet sexuel par la prostitution et implicite par l'assimilation de la vie sexuelle des femmes à celle des hommes aliénés ; éducation des enfants en partie déléguée à l'État).

- Mais le capitalisme ne détruit pas le noyau dur de l'oppression des femmes : la subordination de l'enfantement au travail de reproduction de l'espèce et la réification du corps féminin par l'homme. Quoique ébranlée, la famille monoparentale, recomposée, disséminée, etc. se reforme et se restructure sans cesse sur ces bases. À mesure du mûrissement du capitalisme, la famille cesse progressivement d'être une structure productive et se voit spoliée de certaines fonctions reproductives. Mais la division naturelle du travail de reproduction de l'espèce continue dans la négation du corps féminin, sa réification et sa transformation en marchandise pour l'homme, ainsi que dans l'éducation des enfants.

- La socialisation des femmes par le travail salarié n'est pas, en soi, un gage d'émancipation de la domination masculine. En revanche, cette socialisation renforce quantitativement et qualitativement les rangs du prolétariat. Qualitativement, car elle introduit en son sein la question de la relation de l'homme à la femme (ou plus correctement de la femme à l'homme). Mais poser la question de l'oppression de la femme dans le cadre du travail salarié n'implique pas nécessairement sa résolution. Les femmes sont loin de connaître les mêmes conditions que les hommes y compris dans le salariat. Sans compter que la revendication égalitaire des femmes par rapport aux hommes salariés peut revêtir la forme aliénée de la récompense à l'adhésion au salariat (avec par exemple des objectifs de présence dans la hiérarchie).

- Le renforcement qualitatif et quantitatif du prolétariat dans le capitalisme est utile à la cause des femmes uniquement s'il se manifeste dans la lutte indépendante contre le capitalisme ainsi que contre toutes les sociétés divisées en classes ET contre la domination du mâle. Ce qui ne va pas de soi eu égard de l'histoire du prolétariat moderne.

- La révolution prolétarienne ne règle pas non plus, comme par enchantement, la

question féminine. Elle doit être couplée à une révolution sociale des relations entre individus qui soit capable d'attaquer de front le noyau dur de l'oppression des femmes en isolant définitivement l'enfantement de l'éducation des enfants confiée à la société et en libérant les sentiments et le corps féminin de la dictature sexuelle du mâle.

- Les femmes ont donc tout intérêt à ce que la révolution prolétarienne advienne. Mais leur libération ne dépend que d'elles, de leur force et de leur capacité en tant que sexe d'imposer leurs raisons y compris à la révolution. La dialectique qui s'instaurera n'aura rien d'évident et d'inéluctable. Il y a fort à parier au contraire qu'elle sera teintée de rouge sang tant les hommes ont à perdre en tant qu'individus qui ne sont pas encore pleinement socialisés. L'homme nouveau naîtra de la lutte des femmes, de toutes les femmes.

- La lutte des femmes est une constante des sociétés divisées en classes. Trop longtemps cantonnée au foyer domestique, pour autant, la résistance des femmes n'a pas été faible et a souvent pris la forme radicale d'une guerre des sexes permanente.

Dans les années 1960-70, les expériences d'autonomisation par rapport au monde masculin se sont multipliées. Certains groupes de femmes ont tenté de socialiser par la lutte le travail domestique privé. Toutes ces précieuses expériences se sont soldées par des échecs ou des avancées éphémères ou/et partielles. La voie de l'isolationnisme pratiquée par les mouvements séparatistes par rapport aux hommes s'est révélée également pauvre et étriquée.

Les femmes aspirent à un monde réunifié où l'homme cesse d'être une menace pour elles et où leur sexualité et leurs sentiments peuvent se déployer sans limites. C'est pourquoi elles doivent regarder du côté du prolétariat révolutionnaire, fonder sur des bases égalitaires et sans compromissions une alliance solide en vue d'une libération commune. Pour ce faire, leur organisation indépendante (ni opposée, ni séparée, précisons-le) pourrait une fois de plus s'avérer indispensable.